



Reutilización, actualización: quelques réflexions préliminaires.

Monique Goullet

► To cite this version:

Monique Goullet. Reutilización, actualización: quelques réflexions préliminaires.. Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales, 2005, 28 (2005). halshs-00006655

HAL Id: halshs-00006655

<https://shs.hal.science/halshs-00006655>

Submitted on 4 Dec 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conférence d'ouverture du colloque *Reutilización, actualización : les processus de création au Moyen Âge* (Casa de Velasquez, février 2003), à paraître sous la dir. de Georges Martin et Jean Roudil dans les *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 28, 2005 (ENS éditions, Lyon).

Reutilización, actualización : quelques réflexions préliminaires.

Le titre donné à cette rencontre maintient dans une relation dialectique deux notions clés de l'esthétique médiévale, car celle-ci est placée, dans une large mesure, sous le signe de la réitération d'une part, et de la mouvance de l'autre. Il me semble avoir compris que mon rôle consistait, en ouverture, à tenter de définir et distinguer des termes et, surtout, des notions, relativement proches dans le domaine général de l'intertextualité, car leur différenciation aidera à faire une description fine des pratiques médiévales et à élaborer des outils communs d'approche littéraire et historique de ces pratiques. Les deux mots du titre posent déjà quantité de problèmes ; il en est un que je réglerai rapidement : je donne à *actualización* le sens du français *actualisation* quand il est synonyme de *réactualisation*, c'est-à-dire *mise à jour*, *renovation*, en italien *aggiornamento*, et non quand il signifie « passage du virtuel au réel » – sens dans lequel, sous l'influence de l'anglais, « actuel » est devenu synonyme de « réel » –. *Actualiser* c'est donc *remettre à jour*, et il s'agit de s'interroger sur la relation que cette notion entretient avec la *reutilización*. Surgit là un autre problème : quelle est la pratique couverte par ce mot ? Il me semble qu'on peut voir dans le terme espagnol un synonyme de l'italien *reimpiego* et du français *emploi* (ou *réemploi*) ; or ces termes sont fort proches de *réécriture*, *remaniement*, etc.. Afin de les différencier, je propose de commencer par quelques réflexions sur la notion d'intertextualité, qui est le dénominateur commun de tous ces termes.

Contexte général de la naissance de la notion d'intertextualité

« Au commencement était le texte » : c'est à cette formule qu'on peut ramener toutes les théories introduites par le structuralisme dans la critique littéraire des années 1960-1980. Au commencement était le texte : c'est-à-dire non pas l'auteur, non pas le monde réel, mais la littérature. Tout l'effort de la critique postérieure aux années 1960 a été de se défaire de la notion d'auteur et de ce qu'on a appelé « l'illusion référentielle », c'est-à-dire la croyance que la littérature renvoyait en dernier ressort au monde réel. La « mort de l'auteur » est consacrée par le développement des sciences humaines ; la psychanalyse attire l'attention sur « l'inconscient du texte », la sociologie fait apparaître que les oeuvres sont régies par des processus de production qui relèvent de l'histoire collective et non de la liberté individuelle (on est en pleine période d'approche marxiste des phénomènes intellectuels), la linguistique, en opposant dans le signe signifiant et signifié, attire l'attention sur les rapports ambigus entre le langage et le monde ; d'une manière générale le structuralisme, qui touche l'ensemble des sciences humaines, prend en compte les rapports entre les civilisations, entre les mythes, entre les langues, entre les textes, au détriment de l'étude des phénomènes individuels : on assiste, sur ce plan, à une dévalorisation de la chronologie, de l'historicisation et de l'individu, au profit d'une approche anthropologique globale des faits, quels qu'ils soient. La littérature entre alors dans ce que Nathalie Sarraute a appelé « l'ère du soupçon » : exit le roman balzacien, dont les personnages sont supposés être le reflet d'une société « historique » ; exit la « psychologie des personnages » ; exit aussi, dans un grand mouvement de déconstructivisme, l'intrigue elle-même, car raconter une histoire apparaît comme le piège suprême de l'illusion rétrospective. Notre conscience du monde vacille, et avec elle la littérature, dont on se demande si elle est vraiment fondée à parler de lui. On s'avise en effet de la liberté dont jouissent d'autres arts, comme la peinture, la sculpture (qui ont rompu avec le figuratif), et surtout la musique, qui ne s'est jamais vu demander de témoignage sur le monde qui nous entoure. La littérature entre alors dans une longue période de refus du réalisme, et la critique littéraire connaît sa véritable naissance en cristallisant son attention sur les phénomènes purement textuels : le texte est envisagé comme un espace clos, dont la seule transcendance est constituée par ses rapports avec ce texte infini qu'est la somme de tous les textes déjà écrits et de tous les textes virtuels.

Je dois ouvrir ici une double parenthèse. La critique littéraire des années 1960-1980, malgré ses excès, son dogmatisme, son idéologie, ses effets de mode, ses provocations, ses erreurs parfois, se caractérise néanmoins globalement par une grande lucidité. Aussi a-t-elle séparé d'emblée les notions de

« texte » et d'« oeuvre » : le premier est un espace d'interprétation infini, hors espace et hors temps, un espace de « signifiante », c'est-à-dire où le sens se construit entre les objets littéraires et non pas dans leurs rapports avec le monde réel. La seconde est profondément ancrée dans l'espace et le temps, qui lui donnent tout son sens ; elle est précisément située dans le cours d'une vie (son auteur), d'une période historique ; elle a une individualité bien marquée, des contours bien définis. Si l'on peut appliquer au texte la formule lacanienne « ça parle », l'oeuvre, elle, parle bien en son propre nom et en celui de son auteur.

Deuxièmement, l'intertextualité et son expression sont des réalités bien antérieures évidemment à la critique des années 1960 : les classiques français du XVII^e siècle, par exemple, sont dans une relation intertextuelle explicite avec les classiques gréco-latins (par exemple la *Phèdre* de Racine avec la *Phèdre* de Sénèque) ; et les Latins se situaient quant à eux dans la filiation littéraire des Grecs. Ce qu'a apporté la critique littéraire moderne, c'est une théorisation plus systématique des formes que peut prendre l'intertextualité.

Questions de terminologie

Le mot *intertextualité* apparaît pour la première fois sous la plume de Julia Kristeva en 1966-1967, dans plusieurs essais parus dans *Tel Quel* et *Critique* ; il est ensuite repris par elle dans *Séméiotikè*, et par l'ensemble de la critique littéraire¹. Le sens où l'entend Kristeva et ses épigones est un sens très large : pour elle l'intertextualité n'est pas de l'ordre de l'imitation ou de la filiation, mais de l'ordre de la combinatoire ou du mouvement brownien, c'est-à-dire qu'un texte donné se construit à l'aide de tous les textes existants, qui sont en quelque sorte son vocabulaire. L'intertextualité est un phénomène qui échappe en partie à l'auteur : celui-ci, d'une part, inscrit en creux, parfois sans le vouloir, voire sans le savoir, les textes qu'il porte en lui, et, d'autre part, offre à lire à son lecteur des textes que ce dernier porte en lui. L'intertextualité est un processus d'écriture et de lecture à la fois, processus dans lequel la vieille question de nos professeurs d'antan : « qu'a voulu dire l'auteur ? » n'a plus aucun sens.

Gérard Genette, dans son ouvrage de 1982 intitulé *Palimpsestes*², fait en revanche un emploi beaucoup plus restrictif du mot *intertextualité*. Genette reconnaît avec un certain humour avoir légèrement varié sa terminologie au fil des ans, et il appelle de ses vœux, *cum grano salis*, « un Commissaire de la République des Lettres [qui] nous imposât une terminologie cohérente ». Je me garderai bien de singer ce Commissaire, mais il me semble que la différence de points de vue mérite d'être prise en compte, car elle nous intéresse directement. Dans *Palimpsestes*, Genette distingue en effet cinq catégories de relations possibles entre les textes :

- l'*intertextualité*, co-présence de deux ou plusieurs textes, qu'on appelle alors « intertextes », ou présence d'un texte dans un autre ;
- la *paratextualité*, relation que le texte proprement dit entretient avec des parties relativement autonomes que sont ses préfaces, prologues, dédicaces, illustrations, etc... ;
- la *métatextualité*, relation que le texte entretient avec toute forme de discours sur lui, le plus explicite étant le commentaire ou la glose ;
- l'*architextualité*, relation que le texte entretient avec les catégories générales de la littérature (genres littéraires, types de discours...).
- l'*hypertextualité*, relation par laquelle un texte nouveau vient s'écrire au-dessus d'un texte ancien, sans forcément totalement l'annuler, comme dans le cas du palimpseste.

¹ Julia KRISTEVA, *Séméiotikè*, Paris, Le Seuil, 1969. On trouvera une bibliographie sur l'intertextualité dans Laurent JENNY, « La stratégie de la forme », *Poétique*, 7, 1976, p. 257-316 ; « *Intertextualités médiévales* », dossier de la revue *Littératures*, 41, 1981 ; Marc ANGENOT, « 'L'intertextualité' : enquête sur l'émergence et la diffusion d'un champ notionnel », *Revue des sciences humaines*, 189, 1983, p. 121-135 ; *Texte*. Revue de critique et de théorie littéraire, 2, 1983 [revue canadienne, qui donne une bibliographie de 339 titres] ; Nathalie PIEGAY-GROS, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1994.

² Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, 1982.

Chez G. Genette l'intertextualité ne coiffe donc pas l'ensemble des catégories, elle n'est qu'une des cinq catégories, qu'il regroupe sous le nom de *transtextualité*. Ce n'est en réalité qu'une question de vocabulaire, car, on le voit, ce que la critique, après Julia Kristeva, appelle généralement *intertextualité* est désigné chez G. Genette par le mot *transtextualité*, et du même coup chez lui *intertextualité* se voit revêtir d'un sens plus étroit, suggérant une relation horizontale entre des textes, par opposition à des formes de relation verticales que nous verrons en détail tout à l'heure car les notions de *réutilisation* et *actualisation* en font partie. Autrement dit, le point de vue taxinomique et globalisant adopté par Genette le conduit à affiner sa terminologie davantage que ne l'ont fait d'autres critiques, qui se sont intéressés plus à la sémiotique qu'à la poétique. Cela nous met dans une situation un peu embarrassante, car la classification de Genette, comme je vais tenter de le montrer, est pleine de potentialités pour les médiévistes, et c'est la seule qui soit vraiment opératoire ; en revanche il n'a pas été suivi par le reste de la critique en ce qui concerne la substitution du mot *transtextualité* à celui d'*intertextualité*. Je propose donc une voie mixte, c'est-à-dire que nous nous conformions à la terminologie traditionnelle, en désignant par le mot *intertextualité* la catégorie générale des relations qu'entretiennent les textes entre eux, et en nommant *relation de co-présence* le type de relations horizontales que Genette appelle *intertextualité*.

D'autre part on a parfois reproché à Gérard Genette d'avoir en quelque sorte édulcoré la notion d'intertextualité en évacuant « la question du rapport du texte littéraire au discours social », et celle du « rapport intersubjectif qui peut s'instaurer entre un narrateur et la conscience de son personnage », en d'autres termes on l'a accusé « d'abandonner les deux catégories de l'intertextualité qui pouvaient en tirer l'étude soit vers une vision sociale de la littérature inspirée par l'exemple du marxisme, soit vers une philosophie de la conscience ou une approche psychanalytique », au profit des seules catégories intéressant la poétique des formes littéraires³. C'est justement pour cela que Genette me paraît directement utilisable par des médiévistes, bien que le corpus de textes sur lequel il s'appuie ne fasse aucune place au Moyen Age. Dans les travaux de la critique littéraire des années 1960-1970, c'est évidemment la dimension idéologique qui a le plus vieilli, et si Genette permet d'y échapper et de se concentrer sur une pragmatique qui puisse nous aider à penser et à décrire les processus de l'intertextualité médiévale, c'est tant mieux⁴.

Modalités de l'intertextualité

Parmi les relations qui unissent les textes entre eux, trois vont du texte vers l'extérieur, ou tout au moins vers ses marges :

a) la *paratextualité* est la relation que le texte proprement dit entretient avec des parties relativement extérieures à lui, que sont les titres, la table des chapitres, les préfaces, prologues, dédicaces, illustrations, etc..., toutes choses qu'on regroupe sous le terme de « paratexte », et que Genette a étudiées dans un livre appelé *Seuils*⁵. Cette notion est très importante pour le médiéviste, en ce sens que le fait que le texte confirme ou infirme le paratexte suscite un certain nombre de questions. Je me suis aperçue ainsi que, dans les réécritures hagiographiques du haut Moyen Age, la raison invoquée par les remanieurs dans leurs prologues était presque toujours l'insuffisance stylistique de la version précédente, et la nécessité d'une réfection. En réalité la différence formelle entre la réécriture et son modèle s'avère souvent mince, alors que le changement sémantique ou « idéologique » est plus important. Ce constat contraint à s'interroger d'une part sur une certaine topique des prologues de textes réécrits, et d'autre part sur la conception que les médiévaux avaient de la matière hagiographique : contrairement au texte biblique, que son caractère inspiré rend immuable, le texte hagiographique oscille entre l'immuabilité de la sainteté et la réactualisation de l'humanité et de l'Histoire.

b) la *métatextualité* est la relation que le texte entretient avec toute forme de discours sur lui, le plus explicite étant le commentaire ou la glose. Un discours exégétique ou critique, par exemple, est dans une relation métatextuelle avec le texte dont il fait l'exégèse ou la critique.

³ Sophie RABAUD, *L'intertextualité*, Paris, Garnier-Flammarion (Corpus), 2002, p. 69.

⁴ On trouvera des exemples d'analyses de textes hagiographiques selon la grille de lecture de Gérard Genette dans Monique GOULLET, « Vers une typologie des réécritures hagiographiques, à partir de quelques exemples du Nord-Est de la France », in M. Goullet et Martin Heinzelmänn (dir.), *La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*, Stuttgart, Thorbecke, 2003, p. 111-146.

⁵ Gérard GENETTE, *Seuils*, Paris, Le Seuil, 1987.

c) l'*architextualité* est la relation que le texte entretient avec les catégories générales de la littérature (genres littéraires, types de discours...). Par exemple, il est difficile de trouver un texte hagiographique du haut Moyen Âge occidental qui ne soit pas plus ou moins traversé par les modèles absolus que sont la *Vie de saint Martin* par Sulpice Sévère et les *Dialogues* de Grégoire le Grand. Ces deux œuvres ont si fortement marqué l'hagiographie occidentale qu'elles lui ont imposé un certain nombre de schèmes, et qu'en l'absence de citation explicite et littérale il est souvent difficile de dire si un texte hagiographique s'inspire directement d'un de ces deux textes, ou si ce qui se fait entendre en lui n'est pas plutôt l'« architexte hagiographique », c'est-à-dire la catégorie qui transcende la totalité de l'hagiographie et qui en englobe tous les discours et modes d'énonciation en ce qu'ils ont de particulier sur le plan littéraire. Le genre de la *vita*, en effet, comme celui des *miracula*, répond à un schéma qui, parce qu'il est figé thématiquement, est souvent figé aussi lexicalement : des traits et des épisodes identiques se retrouvent d'un saint à l'autre et d'un récit à l'autre, exprimés en des termes voisins.

Les quatrième et cinquième types de relations intertextuelles s'opposent en ce que la quatrième est une relation horizontale de co-présence entre deux ou plusieurs textes, et la cinquième une relation verticale de dérivation :

d) la *relation de co-présence* est celle par laquelle un ou plusieurs textes sont présents dans un autre. Elle peut prendre la forme de la *citation*, qui rend cette insertion plus ou moins visible : très visible quand la citation est annoncée ; peu visible quand elle n'est pas distinguée du texte, et qu'elle le prolonge comme si elle était encore à porter au compte de l'auteur⁶. Proches de la citation sont l'*allusion*, la *réminiscence*, la *référence*, et le *remploi*. J'insisterai sur cette dernière notion, qui nous intéresse tout particulièrement aujourd'hui⁷. Parler de remploi en littérature, c'est utiliser une métaphore architecturale ; le mot désigne en effet traditionnellement la réutilisation, dans un édifice nouveau, d'une pièce de construction ayant appartenu à un monument plus ancien. La pièce ancienne est incluse dans l'édifice nouveau, sans transformation intrinsèque. La pratique du remploi joue sur l'insertion du vieux dans du neuf et sur le contraste qui en découle. *Stricto sensu*, le remploi se fait sans transformation de l'élément qu'on réutilise. Je prends un exemple, toujours dans la littérature hagiographique : certains prologues sont la reprise littérale de prologues antérieurs, dans lesquels on a seulement changé le nom du saint ; on parlera alors de remploi, et la seule marque visible de réappropriation du prologue est son insertion dans l'œuvre nouvelle et le changement des noms de saints. La pratique du remploi se rattache à la catégorie plus générale du *plagiat* : on parle en effet de plagiat quand une imitation se cache en tant que telle, autrement dit quand la reprise d'un texte antérieur veut se faire passer pour originale. Dans l'esthétique moderne, où domine la notion d'originalité et de propriété littéraire, le plagiat est perçu comme un pillage ; dans l'esthétique médiévale, où prédomine l'esthétique de l'imitation et de l'émulation, le plagiat peut être non pas une facilité, mais un hommage.

e) la *relation de dérivation* s'établit entre un texte-source (hypotexte) et un texte-cible (hypertexte). Elle peut se faire sur le mode sérieux, sur le mode ludique et sur le mode satirique (la satire incluant toujours une dimension extra-textuelle). Le mode ludique prend la forme de la *parodie* si la relation entre hypotexte et hypertexte est la transformation, ou du *pastiche*, si elle est d'imitation. Le mode satirique est un *travestissement* si la relation relève de la transformation, ou une *charge* si elle relève de l'imitation.

Cette relation de dérivation, ou d'hypertextualité, est celle qui unit deux textes dans le processus de réécriture. Gérard Genette, qui l'étudie longuement dans *Palimpsestes*, propose une classification qui va des transformations purement quantitatives (ou « substantielles ») en principe et en intention, jusqu'aux transformations ouvertement et délibérément conceptuelles ou sémantiques ; entre les deux, toute une gamme de transformations formelles non-quantitatives. Dans la pratique ces transformations sont rarement isolées.

Les transformations quantitatives

Elles sont obtenues par *réduction*, *augmentation* et/ou *substitution*.

⁶ Voir Antoine COMPAGNON, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Le Seuil, 1979.

⁷ Voir les actes du colloque *Ideologie e pratica del reimpiego nell'alto medioevo* (16-21 aprile 1998). Settimano di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo, 46, Spolète, 1999.

Un texte peut se réduire par excision, concision ou condensation. L'*excision* consiste à soustraire une ou plusieurs parties de l'hypotexte ; l'excision massive et unique est une *amputation*, l'excision dispersée est un *élagage*, l'excision motivée par des raisons de morale est une *expurgation*. La réduction par *concision* opère au niveau des microstructures (phrases, groupes de mots) et vise à produire un texte nouveau, plus court, qui peut à la limite ne plus conserver un seul mot du texte original, mais qui conserve la totalité de ses parties ; la réduction par *condensation*, au contraire, opère sur la structure d'ensemble, qu'elle envisage de manière globale, sur la base d'une synthèse mentale préalable : c'est le cas des condensés, abrégés, résumés, sommaires, digests, etc..., qui bouleversent l'ordre de l'hypotexte et en renouvellent le vocabulaire.

Un texte peut s'augmenter de trois manières, parallèles aux trois manières de réduction décrites ci-dessus : par *extension*, *expansion* et *amplification*. L'*extension* (inverse de l'*excision*) est une augmentation par addition massive, deux cas particuliers fréquents en hagiographie étant l'interpolation et la contamination ; l'*expansion* est une augmentation par micro-additions, une sorte de « dilatation stylistique ». Quant à l'*amplification*, elle est l'association des deux techniques précédentes, extension et expansion. Elle peut procéder par développement diégétique (c'est-à-dire intérieur au récit), par dilatation des détails, addition de descriptions, ajout d'épisodes ou de personnages), ou par insertions méta-diégétiques (c'est-à-dire extérieures au récit et le commentant), comme les intrusions du narrateur ou les gloses. Une bonne partie des traités de rhétorique antiques et médiévaux visent à favoriser cette pratique par un répertoire de figures et de circonstances propres à étoffer le discours⁸.

La *substitution*, qui enchaîne suppression et addition, est une technique mixte : le vide laissé par un segment supprimé est comblé par un segment ajouté.

Les transformations formelles non quantitatives

Parmi les pratiques les mieux attestées en littérature, on relève la *traduction* (transposition d'une langue dans une autre), ce que l'ancienne rhétorique appelait *alteratio*, c'est-à-dire la transposition de prose en vers ou de vers en prose, avec le cas particulier de la *transmétrisation* (transposition d'un type de mètre, ou de vers, dans un autre). La *transstylisation* est le passage d'un style à l'autre, par exemple du style humble au style noble dans la littérature latine, ce qui est la version médiévale du *rewriting* actuel.

Avec la *transmodalisation*, ou modification du mode de représentation, on franchit un pas de plus en direction de la transformation thématique, même si ce procédé peut encore apparaître comme facteur de modifications purement formelles. La transmodalisation désigne « toute espèce de modification apportée au mode de représentation caractéristique de l'hypotexte » : la modification est *intermodale* si elle se fait d'un mode à l'autre, le texte passant par exemple du mode narratif au mode dramatique (*dramatisation*), ou inversement (*narrativisation*) ; elle est *intramodale* si elle se fait à l'intérieur du mode, et qu'elle affecte seulement le fonctionnement de ce mode. A l'intérieur du mode dramatique, les modifications ne peuvent guère consister qu'en une redistribution des discours des personnages, ou, selon la nature de l'hypotexte, en une réinjection ou une suppression de discours narratif dans le dramatique. A l'intérieur du mode narratif, les possibilités sont plus nombreuses : bouleversement de l'ordre temporel, passage du discours direct au discours indirect, *transfocalisation*, c'est-à-dire modification des focalisations ou des « points de vue » narratifs, *transvocalisation*, c'est-à-dire modification des voix narratives (le narrateur intradiégétique devient extradiegétique), etc...

Les transformations sémantiques

Le premier type de transformation affectant nettement le sens d'un texte est la transformation *thématique*. Celle-ci peut se faire par transformation *diégétique* (c'est-à-dire par modification de l'univers où se déroule l'histoire) ou par transformation *pragmatique* (modification des événements et des conduites constitutives de l'action). Si les modifications ne transforment pas radicalement le cadre de

⁸ Alexandru N. CIZEK, *Imitatio et tractatio. Die literarisch-rhetorischen Grundlagen der Nachahmung in Antike und Mittelalter*, Tübingen, Niemeyer (Rhetorik-Forschungen 7), 1994 fournit toute la bibliographie nécessaire concernant l'imitation ou la réutilisation (*Nachahmung*) dans les traités de rhétorique et les arts poétiques médiévaux relevant du domaine latin.

l'action, le premier type de transformation est dit *homodiégétique*, et dans le cas contraire on parlera de transformation *hétérodiégétique* : modifier légèrement une histoire empruntée à la mythologie grecque sans en transformer radicalement le cadre ressortit au premier type de transformation ; transposer cette histoire dans le monde moderne ressortit au second.

Un second type de transformation sémantique fonctionne à l'inverse de celui qui vient d'être évoqué : il ne modifie nullement l'univers du récit, ni son action, et opère par transformation des motivations des personnages, autrement dit par *transmotivation* : la transmotivation fonctionne ainsi généralement par un double mouvement de *démotivation* (annulation des motivations des personnages dans l'hypotexte) et de *remotivation* (création de nouvelles motivations dans l'hypertexte). Ce type de transformation n'affecte donc que les motifs de la conduite des personnages.

Enfin la *transvalorisation* est une transformation axiologique portant sur le rôle, l'image, la perception d'un personnage : il y a *revalorisation* s'il s'agit, par exemple, de rendre sympathique ou positif un personnage qui était antipathique, négatif ou neutre dans l'hypotexte ; *dévalorisation* s'il s'agit du processus inverse.

On notera que Gérard Genette, qui travaille ici dans le domaine de la poétique, avait été partiellement précédé par la rhétorique antique et par les Arts poétiques médiévaux des XII^e et XIII^e siècles⁹. Mais ceux-ci ne s'étaient intéressés qu'aux transformations de type formel, et s'ils avaient décrit en détail amplification et abréviation, ils n'avaient pas abordé la dimension sémantique de l'opération, pour la raison que celle-ci dépasse les questions de rhétorique et de poétique.

En guise de conclusion : petit retour sur le remploi et sur la dimension historique de l'intertextualité

Nous venons de parler longuement des procédés de la réécriture. Celle-ci peut se définir comme la rédaction d'une nouvelle version (*hypertexte*) d'un texte préexistant (*hypotexte*), obtenue par des modifications appelées formelles si elles affectent le signifiant (et elles sont alors d'ordre quantitatif, structurel ou linguistique), sémantiques si elles affectent le signifié. Le terme *réécriture* désigne d'abord l'action de réécrire, puis, par métonymie, la nouvelle version obtenue. Il semble donc que, dans une esthétique commune de l'imitation, la réécriture et le remploi sont *stricto sensu* diamétralement opposés dans leurs finalités immédiates : la réécriture vise à rajeunir un hypotexte en lui substituant un hypertexte ; elle fait donc du neuf avec du vieux. Le remploi, au contraire, qui introduit du vieux dans du neuf, vise à « vieillir » le texte, ou plutôt à y afficher la présence d'autres textes plus anciens. Le remploi est une technique, la réécriture une pratique. Filons la métaphore : on peut transformer un bâtiment ancien en en conservant des éléments originaux, qui seront autant de remplois ; pour les parties refaites, on parlera de transformations. De même en littérature, transformations et remplois sont les deux techniques de la réécriture. Il reste à savoir si « réutilisation » et « actualisation » sont des termes synonymes de « remploi » et « transformation ».

Je dirais que oui, et ces deux notions, que le titre de notre rencontre maintient dans un rapport dialectique, sont bien, comme l'indique le sous-titre *El proceso de creación en la Edad Media*, les deux volets les plus importants du processus de création médiéval, ceux dont le rapport peut le mieux rendre compte de l'inscription de la littérature dans l'Histoire. Contrairement à ce qu'on a souvent écrit, en effet, l'approche intertextuelle n'est pas anhistorique : en réalité, prendre la mesure des intertextes qui traversent une œuvre, c'est se donner les moyens de l'historiciser. Dans le cas des réécritures hagiographiques, mesurer, par exemple, l'écart entre les catalogues de vertus de l'hypotexte et de l'hypertexte permet de comprendre la mentalité de l'hagiographe et sa perception du genre qu'il pratique : une absence de réactualisation – ou de « mise à jour » – est le fait d'un écrivain conservateur, pour qui la sainteté est immuable et décrochée de l'époque dans laquelle elle s'inscrit ; une transvalorisation au contraire peut révéler un désir de promouvoir des attitudes sociales nouvelles. La perception des intertextes – dont l'hypotexte d'une réécriture n'est qu'un cas particulier – et des transformations qu'ils ont subies force à aller voir ce qu'il y a derrière le texte, pour saisir le sens nouveau pro-

⁹ Edmond FARAL, *Les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle*, Paris, Champion, 1924 (réimpression 1962). Pour l'influence des théoriciens gréco-latins antiques et médiévaux sur la littérature vernaculaire, voir aussi D. KELLY, *The Conspiracy of Allusion. Description, Rewriting, and Authorship from Macrobius to Medieval Romance*, Leyde/Boston/Cologne, Brill, 1999.

duit par la transformation d'éléments anciens. L'entrée intertextuelle dans une œuvre ne va donc pas contre l'histoire littéraire, ni contre l'histoire tout court : bien au contraire, elle peut en être l'instrument.

Monique Goullet, LAMOP, CNRS, Paris

Résumé

Le thème de la rencontre se rattachant au domaine plus vaste de l'intertextualité, cette conférence d'ouverture en présente les différentes modalités, telles que les a définies la critique littéraire. Elle retient en particulier les pistes de réflexion ouvertes par Gérard Genette, qui permettent de décrire et de classer très précisément les transformations qui s'opèrent sur des textes que l'on réécrit, depuis les transformations de nature purement quantitative, jusqu'aux transformations idéologiques, en passant par toute une gamme de transformations formelles. Au sein du processus de réutilisation, il convient également de différencier plusieurs techniques (remploi, citation, réminiscence, etc.). Enfin le rapport dialectique qui s'instaure entre réutilisation et actualisation au sein du processus de réécriture est une ouverture très féconde sur l'inscription des oeuvres littéraires dans l'histoire.